

LES FOURMIS

B E R N A R D W E R B E R

L'hiver est fini. La cité des fourmis sort de sa léthargie. Et ne tarde pas à expédier une colonne de guerrières en mission d'exploration.

L'EXTRAIT



oute la Cité est maintenant réveillée. Les couloirs sont remplis de fourmis messagères thermiques qui s'empressent de réchauffer la Meute. Pourtant à certains carrefours on trouve encore des citoyennes immobiles. Les messagères ont beau les secouer, leur donner des coups, elles ne bougent pas.

Elles ne bougeront plus. Elles sont mortes. Pour elles l'hibernation a été fatale. On ne peut sans risque demeurer trois mois avec un batte-



ment cardiaque pratiquement inexistant. Elles n'ont pas souffert. Elles sont passées de sommeil à trépas durant un brusque courant d'air enveloppant la Cité. Leurs cadavres sont évacués puis jetés au dépotoir. Tous les matins, la Cité enlève ainsi ses cellules mortes avec les autres ordures.

Une fois les artères nettoyées de leurs impuretés, la ville d'insectes se met à palpiter. Partout les pattes grouillent. Les mâchoires creusent. Les antennes frétilent d'informations. Tout reprend comme avant. Comme avant l'hiver anesthésiant.

Alors que le 327^e mâle charrie une branchette qui doit bien peser soixante fois son propre poids, une guerrière âgée de plus de cinq cents jours s'approche de lui. Elle lui tapote le crâne avec ses segments-massues pour attirer son attention. Il lève la tête. Elle pose ses antennes tout contre les siennes.

Elle veut qu'il laisse tomber le travail de réfection du toit pour partir avec un groupe de fourmis en ... expédition de chasse.

Il lui touche la bouche et les yeux.

Quelle expédition de chasse ?

L'autre lui fait respirer un lambeau de viande assez sec qu'elle tenait caché dans un repli de l'articulation de son thorax.

Il paraît qu'on a trouvé ça juste avant l'hiver, dans la région ouest à 23° d'angle par rapport au soleil de midi.

Il goûte. C'est, à l'évidence, du coléoptère. Du chrysomèle, pour être précis. Étrange. Normalement les coléoptères sont encore en hibernation. Comme chacun le sait, les fourmis rousses se réveillent à 12° de température-air, les termites à 13°, les mouches à 14°, et les coléoptères à 15°.

La vieille guerrière ne se laisse pas démonter par cet argument. Elle lui explique que ce morceau de viande provient d'une région extraordinaire, artificiellement réchauffée par une source d'eau souterraine. Là-bas, il n'y a pas d'hiver. C'est un microclimat où se sont développées une faune et une flore spécifiques.

Et puis la cité Meute a toujours très faim à son réveil. Elle a vite besoin de protéines pour se remettre en marche. La chaleur ne suffit pas. Il accepte.



Abdomen retourné, mandibules écartées, la fourmi rousse est en position d'attaque pour projeter de l'acide formique par l'extrémité abdominale.

L'expédition est formée de vingt-huit fourmis de la caste des guerrières. La plupart sont, comme la sollicitatrice, de vieilles dames asexuées. Le 327^e mâle est le seul membre de la caste des sexués. Il scrute à distance ses compagnes à travers le tamis de ses yeux.

Avec leurs milliers de facettes les fourmis ne voient pas les images répétées des milliers de fois, mais plutôt une image grillagée. Ces insectes ont du mal à distinguer les détails. En revanche ils perçoivent les mouvements les plus infimes.

Les exploratrices de cette expédition semblent toutes aguerries aux voyages lointains. Leurs ventres lourds sont gorgés d'acides. Leurs têtes sont bardées des armes les plus puissantes. Leurs cuirasses sont rayées par les coups de mandibules reçus dans les combats.

Ils marchent droit devant depuis plusieurs heures. Ils dépassent plusieurs villes de la Fédération, qui se dressent haut dans le ciel ou sous les arbres. Des cités filles de la dynastie des Ni : Yodu-lou-baikan (la plus grande productrice de céréales) ; Giou-li-aikan (dont les légions de tueuses ont vaincu il y a deux ans une coalition des termitières du Sud) ; Zédi-bei-nakan (célèbre pour ses laboratoires chimiques arrivant à produire des acides de combat hyperconcentrés) ; Li-viu-kan (dont l'alcool de cochenille a un goût de résine très recherché).

Car les fourmis rousses s'organisent non seulement en cités mais aussi en coalition de cités. L'union fait la force. Dans le Jura, on a ainsi pu voir des fédérations de fourmis

rousses comprenant 15 000 fourmières occupant une surface de 80 hectares et possédant une population totale supérieure à 200 millions d'individus.



el-o-kan n'en est pas encore là. C'est une jeune fédération dont la dynastie originelle a été fondée il y a cinq mille ans. Selon la

mythologie locale, ce serait une fille égarée par une terrible tempête qui aurait jadis échoué ici. Ne parvenant pas à rejoindre sa propre fédération, elle aurait créé Bel-o-kan, et de Bel-o-kan serait née la Fédération et les centaines de générations de reines Ni qui la composent.

Belo-kiu-kiuni était le nom de cette première reine. Ce qui signifie la « fourmi égarée ». Mais toutes les reines occupant le nid central ont repris son nom.

Pour l'instant Bel-o-kan n'est formée que d'une grande cité centrale et de 64 cités filles fédérées, éparpillées dans sa périphérie. Mais elle s'impose déjà comme la plus grande force politique de ce morceau de la forêt de Fontainebleau.

Une fois qu'ils ont dépassé les cités alliées, et notamment La-cholakan, la cité belokanienne la plus à l'ouest, les explorateurs arrivent devant des petites mottes : les nids d'été ou « postes avancés ». Ils sont encore vides.

Mais le 327^e sait que, bientôt, avec les chasses et les guerres, ils vont se remplir de soldates.

Ils continuent en ligne droite. Leur troupe dévale une vaste prairie

turquoise et une colline bordée de chardons. Ils quittent la zone des territoires de chasse. Au loin, vers le nord, on distingue déjà la cité des ennemies, Shi-gae-pou. Mais ses occupants doivent encore dormir à cette heure. Ils poursuivent. Autour d'eux la plupart des animaux sont encore pris dans le sommeil hivernal. Quelques lève-tôt sortent par-ci par-là la tête de leur terrier. Dès qu'ils voient les armures rousses ils se cachent, apeurés.

Maintenant les explorateurs sont arrivés aux limites des terres connues. Il n'y a plus la moindre cité fille. Pas le moindre poste avancé à l'horizon. Pas le moindre sentier creusé par les pattes pointues. A peine quelques traces infimes d'une ancienne piste parfumée qui indique que des Belokaniennes sont jadis passées par là. Ils hésitent. Les frondaisons qui se dressent face à eux ne sont inscrites sur aucune carte olfactive. Elles composent un toit sombre où la lumière ne pénètre plus. Cette masse végétale parsemée de présences animales semble vouloir les happer. (...)



Il faut pénétrer dans cette brousse. Une suggestion est lancée par l'une des plus vieilles exploratrices. Se mettre en formation « serpent grosse tête », la meilleure manière d'avancer en terrain inhospitalier. Consensus immédiat, elles ont toutes eu la même idée au même moment.

A l'avant, cinq éclaireuses placées en triangle inversé constituent les yeux de la troupe. A petits pas mesurés, elles tâtent le sol, hument le ciel, inspectent les mousses. Si tout va bien, elles lancent un message olfactif qui signifie : « Rien devant ! » Elles rejoignent ensuite l'arrière de la procession pour être remplacées par des individus « neufs ». Ce système de rotation transforme le groupe en une sorte de long animal dont la « truffe » reste toujours hypersensible.

Le « Rien devant ! » sonne clair une vingtaine de fois. La vingt et unième est interrompue par un couac nauséabond. L'une des éclaireuses vient imprudemment de s'approcher d'une plante carnivore. Une dionée. Son arôme enivrant l'a attirée, sa glu lui a emprisonné les pattes. Dès

lors, tout est perdu. Le contact avec les poils déclenche le mécanisme de la charnière organique. Les deux larges feuilles articulées se referment inexorablement. Leurs longues franges servent de dents. Se croisant, elles se transforment en solides barreaux. Lorsque sa victime est complètement aplatie, le fauve végétal sécrète ses enzymes les plus voraces, capables de digérer les carapaces les plus coriaces.

Ainsi fond la fourmi. Tout son corps se transforme en sève effervescente. Elle lance une vapeur de détresse. Mais on ne peut déjà plus rien pour elle. Cela fait partie des impondérables communs à toutes les expéditions longue distance. Il reste juste à signaler « Attention danger » aux abords du piège naturel.

Elles reprennent la route odorante en oubliant l'incident. Les phéromones pistes indiquent que c'est par là. Les fourrés traversés, elles continuent vers l'ouest. Toujours à 23° d'angle par rapport aux rayons solaires. Elles se reposent à peine, quand le temps est trop froid ou trop chaud. Elles doivent faire vite si elles ne veulent pas rentrer en pleine guerre.

Il était déjà arrivé que des exploratrices constatent à leur retour que leur cité était encerclée par des troupes ennemies. Et forcer le blocus n'était jamais une mince affaire.

Ça y est, elles viennent de trouver la phéromone piste qui indique l'entrée de la caverne. Une chaleur monte du sol. Elles s'enfoncent dans les profondeurs de la terre rocailleuse. Plus elles descendent, plus elles entendent dans les tympans placés sur leurs tibias le gloussissement discret d'une rigole. C'est la source d'eau chaude. Elle fume en dégageant une forte odeur de soufre. Les fourmis s'abreuvent.

A un moment, elles repèrent un drôle d'animal : on dirait une boule avec des pattes. En fait, c'est un scarabée géotrupe en train de pousser une sphère de bouse et de sable à l'intérieur de laquelle il a calfeutré ses œufs.

Tel un Atlas de légende, il supporte son « monde ». Quand la pente est favorable, la boule roule toute seule et il la poursuit. Dans le cas contraire, il s'essouffle, glisse et doit souvent aller la rechercher en bas. Surprenant de trouver un scarabée

par ici. C'est plutôt un animal des zones chaudes...

Les Belokaniennes le laissent passer. De toute façon sa chair n'est pas très bonne, et sa carapace le rend trop lourd à transporter.

Une silhouette noire dévale sur leur gauche, pour se cacher dans une anfractuosité de la roche. Un perce-oreille. Ça, par contre, c'est délicieux. La plus vieille exploratrice est la plus rapide. Elle bascule son abdomen sous son cou, se place en position de tir en s'équilibrant avec les pattes arrière, vise d'instinct et décoche de très loin une goutte d'acide formique. Le jus corrosif concentré à plus de 40 pour cent fend l'espace.

Touché. Le perce-oreille est foudroyé en pleine course. De l'acide concentré à 40 pour cent ce n'est pas du petit-lait. Ça pique déjà à 40 pour mille, alors à 40 pour cent, ça dégage ! L'insecte s'effondre, et toutes se précipitent pour dévorer ses chairs brûlées. Les exploratrices d'automne ont donné de bonnes phéromones. Le coin paraît giboyeux. La chasse sera bonne.

Elles descendent dans un puits artésien et terrorisent toutes sortes d'espèces souterraines jusqu'alors inconnues. Une chauve-souris tente bien de mettre fin à leur visite, mais elles la font fuir en l'embrumant sous un nuage d'acide formique.

Les jours suivants, elles continuent de ratisser la caverne chaude, accumulant les dépouilles de petits animaux blancs et les débris de champignons vert clair. Avec leur glande anale elles sèment de nouvelles phéromones pistes qui doivent permettre à leurs sœurs de venir chasser ici sans encombre.

Ce texte est extrait de *Les fourmis*, de Bernard Werber. Copyright éditions Albin Michel.

